

Jeu

« La preuve »

Alexandre Lazaridès

Humour et rire
Numéro 55, juin 1990

URI : id.erudit.org/iderudit/27007ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lazaridès, A. (1990). « La preuve ». *Jeu*, (55), 191–191.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



«la preuve»

La Preuve du Théâtre de la Nouvelle Lune. Sur la photo : Jean L'Italien, Marie-Josée Picard et Martin Drainville. Photo : Bernard Dubois.

D'après le roman d'Agota Kristof. Adaptation théâtrale d'Odette Guimond et de Jacques Rossi. Mise en scène de Jacques Rossi, assisté de Monic Dumaresq; conception musicale et interprétation : Pierre Moreau; conception scénographique : David Gaucher; conception des costumes : Anne-Marie Tremblay; éclairages : Pierre Saint-Amand; accessoires : Éric Aubuchon. Avec Roch Aubert, Michèle Craig, Michel Daigle, Martin Drainville, Sylvie Dubé, Odette Guimond, Robert Lavoie, Jean L'Italien, Luc Morissette et Marie-Josée Picard. Production du Théâtre de la Nouvelle Lune, présentée à la Salle Fred-Barry du 15 février au 17 mars 1990.

curieusement difficile à voir

Le Théâtre de la Nouvelle Lune a monté l'adaptation du second roman d'Agota Kristof dans une insouciance plutôt curieuse de la visibilité. Comme dans *le Grand Cahier*, le dispositif scénique comprenait deux niveaux, le plancher et, suspendu à quelque deux mètres de hauteur, un anneau constitué de lattes de bois à claire-voie qui, compte tenu des dimensions plutôt restreintes de la salle, n'était pas loin de frôler les murs. Plusieurs échelles et un escalier permettaient d'y accéder. À première vue, ce dispositif laissait présager de nombreuses surprises. La déconvenue surviendra vite cependant.

Les spectateurs avaient été installés périphériquement, sur deux rangées, la première à même le niveau de la scène, la seconde, surélevée, à partir de laquelle on pouvait voir un peu mieux ce qui se passait sur l'anneau. Suivre pendant plus de trois heures une action dédoublée sur deux étages et le plus souvent fragmentée en courtes scènes, avec de nombreux personnages; exige déjà une grande concentration lorsqu'on peut voir; mais lorsque la visibilité est rendue difficile, et parfois nulle, la fatigue finit par l'emporter. Après l'entracte, beaucoup de spectateurs, parmi ceux de la première rangée en

particulier, avaient renoncé à suivre l'action qui leur passait littéralement par-dessus la tête.

L'adaptation d'Odette Guimond et de Jacques Rossi est ici aussi fidèle qu'elle l'avait été pour *le Grand Cahier*. Les deux romans d'Agota Kristof font la part belle aux dialogues, mais *la Preuve* manque de l'extrême concentration qui faisait la force du premier livre. L'action y est davantage éparpillée, et les liens entre les épisodes ne sont pas toujours assurés. C'est pourquoi la pièce aurait gagné à sacrifier certains d'entre eux, voire certains personnages, tel le libraire alcoolique Victor, dont toutes les scènes m'ont paru nuire au rythme de la pièce, parce qu'elles ouvraient de longues parenthèses dans l'histoire de Lucas. La fidélité à la lettre du roman, louable en soi, allait évidemment à l'encontre de la construction dramatique. Parfois, pour quelques minutes de trop, c'est tout le spectacle qui en souffre...

L'interprétation, ce soir-là, manquait de conviction, d'ensemble, de rondeur. Les multiples va-et-vient n'étaient pas synchronisés, et les changements de décor, qui consistaient le plus souvent à redresser les accessoires, occupaient beaucoup l'attention inquiète de tout le monde. Sur les dix comédiens, seul Martin Drainville ne jouait qu'un personnage, celui de Mathias, l'enfant infirme. Son jeu était à la fois convaincant et excessif dans son pathétique, par contraste, peut-être, avec l'espèce de désinvolture (ou manque d'aisance?) dont faisait preuve Jean L'Italien dans le rôle de Lucas. Il est vrai que c'est un rôle écrasant, puisque le personnage est sur scène du début à la fin.

J'avais aimé la musique et les effets sonores de Pierre Moreau dans *le Grand Cahier*. Pour cette nouvelle production, les effets sonores, intéressants en eux-mêmes, sont envahissants parce que, plutôt que de créer une atmosphère, ils semblent pallier les défaillances de la construction dramatique. Mais, me disait un ami, cela l'avait aidé à ne pas s'endormir. C'est peut-être un compliment dont le compositeur ne voudrait pas.

alexandre lazariès